



HAL
open science

Paradoxes du légendaire dans Lourdes

Corinne Saminadayar-Perrin

► **To cite this version:**

Corinne Saminadayar-Perrin. Paradoxes du légendaire dans Lourdes. *Autour de Vallès : revue de lectures et d'études vallésiennes*, 2022, *Métamorphoses du légendaire au XIXe siècle* (Julie Moucheron, Betty Zeghdani et Manuela Mohr dir.), 52, pp.193-210. halshs-04454662

HAL Id: halshs-04454662

<https://shs.hal.science/halshs-04454662>

Submitted on 13 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paradoxes du légendaire dans *Lourdes*

Le légendaire est une dimension essentielle de l'esthétique romantique : il relève d'une dynamique créatrice authentiquement populaire, ouvre la possibilité d'une histoire alternative, et interroge les pouvoirs que la fiction tire de l'imaginaire et du rêve¹. Le naturalisme de combat développé par Zola, qui repose sur une valorisation de la raison, de la science et de la méthode positiviste dans l'appréhension du réel, modifie radicalement la perspective ; les légendes sont désormais perçues comme une manifestation anthropologique et sociologique dont la formation, la circulation et les effets sont à envisager sur le plan individuel et collectif. Le légendaire produit une vision du monde et détermine des croyances, à la croisée entre les déterminismes du tempérament et les influences du milieu (naturel, social, familial).

Les *Rougon-Macquart* mobilisent ouvertement un intertexte mythique riche et varié ; une symbolique insistante sous-tend la vraisemblance naturaliste, laquelle rencontre parfois le conte de fées – *Au Bonheur des Dames* réécrit *Cendrillon*. Dans le monde romanesque que déploie le cycle, le légendaire reste très présent dans les cultures populaires, notamment celle des mineurs dans *Germinal* et des paysans dans *La Terre* ; Zola enregistre néanmoins le recul de cette tradition face à la moderne culture urbaine, dominée par l'imaginaire médiatique et les proto-industries du divertissement. Nées de l'imagination collective, les légendes valent à la fois comme symptômes et comme agents efficaces dans la production des représentations collectives : le romancier naturaliste prend acte de leurs effets psychologiques et sociaux, et en analyse les logiques propres.

Les années 1880 marquent le renouveau de l'idéalisme, du spiritualisme et de « l'esprit de foi » ; avec *Le Rêve* [1888], Zola apporte une réponse romanesque à ces courants violemment anti-naturalistes. La croyance au surnaturel, étudiée à travers la trajectoire d'Angélique, s'explique par les logiques conjuguées du milieu, de l'éducation et de l'imagination ; celle-ci crée un autre monde qui vient en retour modifier la perception du réel, et par conséquent le réel lui-même. Angélique grandit dans un univers clos, à l'écart de la modernité, dans une famille de brodeurs vivant « à l'ombre de la cathédrale, dans un petit jardin » ; son père adoptif, « une âme d'une autre époque, un peu halluciné, [fait] l'éducation de la petite, la peuplant de légendes, et alors l'au-delà, tout s'animant, les forces de la nature inconnues, tout ce qui frissonne². » D'où la fascination qu'exerce *La Légende dorée* sur l'héroïne, et, dès son enfance, l'« épanchement du songe dans la vie réelle³ ».

Lorsque Zola visite Lourdes trois ans plus tard, en 1891, il s'enthousiasme immédiatement pour cet « admirable sujet ». Là où *Le Rêve* se limitait à une étude de cas fictionnelle, le foudroyant succès et l'expansion continue des pèlerinages à Notre-Dame de la Grotte attestent d'un mouvement de masse à l'échelle européenne, et d'une résurrection inattendue, au cœur de la modernité, de croyances et de pratiques très anciennes. Le romancier est fasciné par « la vue de cette ville de la foi, née de l'hallucination de cette petite fille de quatorze ans, la vue de cette cité mystique en ce siècle de scepticisme⁴ ». L'analyse inaugurée dans *Le Rêve*, dont l'adaptation lyrique date de cette même année 1891, est à reprendre, à élargir et à approfondir.

¹ Sur cette question, voir la belle synthèse de Claude Millet, *Le Légendaire au XIX^e siècle*, PUF, « Perspectives littéraires », 1997, ainsi que *Le Romantisme. Du bouleversement des lettres à la France révolutionnaire*, Le Livre de Poche, coll. « Références », 2007.

² Émile Zola, dossier préparatoire du *Rêve*, F^o 230, cité par Henri Mitterand dans sa notice du *Rêve*, *Les Rougon-Macquart*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. IV, 1966, p. 1628.

³ Gérard de Nerval, Aurélia [1854], Paris, GF, 1990, p. 256.

⁴ Edmond de Goncourt, Journal, 26 juillet 1892, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2014, t. III, p. 735.

Or, le légendaire est au cœur des croyances qui animent les foules de Lourdes : la vie de Bernadette, le récit des apparitions, les histoires de miracles font du sanctuaire une enclave de surnaturel soustraite aux logiques scientifiques et rationnelles de la modernité. Le roman est strictement structuré en cinq journées comportant chacune cinq chapitres ; à la fin de chacune d'entre elles se trouve inséré un épisode de l'histoire de Bernadette, raconté par oral selon un dispositif complexe mobilisant tantôt le récit de veillée, tantôt le reportage de terrain. L'enfance de Bernadette dont ainsi lieu à un récit hybride, entre psychopathologie naturaliste et floraison de l'imaginaire. Cette tension à la fois thématique, générique et stylistique met au jour les paradoxes du néo-légendaire, où se lisent les symptômes d'une incurable décadence et perversion des croyances.

L'histoire de Bernadette : entre légende et drame

Le légendaire, dans la littérature du XIX^e siècle, est intimement lié à la transmission orale dans des contextes spécifiques, notamment celui de la veillée – George Sand intitule son cycle de romans champêtres, de *La Mare au diable* [1846] aux *Maîtres sonneurs* [1853], *Les Veillées du chanvreux*. Dans *La Terre*, les paysans de Rognes se réunissent les soirs d'hiver pour dire des contes ou raconter des histoires aux frontières de l'historique et du légendaire, comme celles des crimes commis par les bandes de chauffeurs. Mais, déjà, la modernité vient infiltrer et adultérer la tradition orale ; la culture écrite s'insinue au cœur de la veillée. Répondant à une demande générale, Jean termine la soirée par une lecture :

Il était allé chercher un petit livre grasseyé, un de ces livres de propagande bonapartiste, dont l'empire avait inondé les campagnes. Celui-ci, tombé là, de la balle d'un colporteur, était une attaque violente contre l'ancien régime, une histoire dramatisée du paysan, avant et après la Révolution, sous ce titre de complainte : *Les Malheurs et le triomphe de Jacques Bonhomme*⁵.

De même, dans *Lourdes*, Marie a emporté « un petit livre, une histoire de Bernadette si jolie⁶ », dont elle propose la lecture à la fin de la « Première journée », alors que le train emporte les pèlerins au travers des brumes du soir, vers le sanctuaire. Il s'agit bien d'une veillée, mais sous une forme modernisée et ambulatoire : au lieu de voyageurs fatigués après une longue marche, et réunis autour d'un feu de camp pour partager des récits, les malades du train blanc se voient accorder, le soir venu, « une heure pour [s']amuser », une « courte récréation avant le repos » (p. 115) – c'est dans ce contexte propice au merveilleux que Pierre raconte l'enfance de Bernadette et les apparitions miraculeuses. Conformément d'ailleurs à l'oralité constitutive de la culture des veillées, l'abbé abandonne très vite le petit livre pour improviser sa propre version de l'histoire, d'autant plus fascinante pour l'auditoire que le narrateur habite pleinement son récit :

Alors, cessant de lire, il raconta [...] I Et il avait une facilité charmante de parole, une émotion exquise, des dons remarquables d'orateur sacré, qu'il se connaissait depuis le séminaire, mais dont il n'usait jamais. Dans le wagon, quand on vit qu'il savait l'histoire bien mieux, bien plus longuement que le petit livre, et qu'il la disait d'un air si doux, si passionné, il y eut une recrudescence d'attention, un élan de ces âmes douloureuses, affamées de bonheur, qui se donnaient tout à lui (p.117).

⁵ É. Zola, *La Terre* [1887], *Les Rougon-Macquart*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. IV, 1966, p. 428. Éléonore Reverzy commente cette scène dans « *La Terre* de Zola : au risque du livre », *Les Cahiers naturalistes*, n° 93, 2019, p. 57-70.

⁶ É. Zola, *Lourdes* [1893], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995, p. 115. Toutes les références au roman, désormais insérées dans le corps du texte, renverront à cette édition.

La situation favorise le charme du récit : la nuit noire efface le monde extérieur fuyant aux fenêtres du train, les lueurs vacillantes du wagon de troisième classe estompent la perception du réel, et la magie de la légende est appelée à se prolonger dans les rêves des auditeurs. La sœur Hyacinthe, d'ailleurs, sait mettre les ressources du feuilleton au service du « beau conte » (p. 125) ; elle pratique des coupes dignes d'un Ponson du Terrail, pour irriter l'impatience de son public :

« Et elle était à Lourdes depuis quinze à vingt jours, lorsque, par un temps froid et un peu couvert, le 11 février, un jeudi... »

Mais Pierre dut s'interrompre, sœur Hyacinthe, s'étant levée, tapant vigoureusement dans ses mains :

« Mes enfants, il est plus de neuf heures... Le silence ! le silence ! » (p. 124).

On reconnaît là « le procédé des narrateurs de Constantinople ou des conteurs du Caire, qui, par un artifice vieux comme le monde, suspendent une narration à l'endroit le plus intéressant, afin que la foule revienne le lendemain au même café⁷ »... Mission accomplie, dans le cas de Pierre : à la fin de la « Deuxième journée », à onze heures du soir, il est invité à reprendre l'histoire de Bernadette dans la chambre de l'hôpital où sont réunies les malades qu'a amenées le train blanc. Une fois encore, il délaisse la prose inepte du petit livre pour déployer le pathétique de la légende, « les yeux humides, la voix tremblante » (p. 231) ; le récit entraîne une contagion magique de l'émotion : la grâce rentre au cœur de Marie, cependant que toute la salle se révolte à l'évocation des persécutions subies par la petite voyante. Comme la veille, le public se refuse aux effets de suspense empruntés au roman-feuilleton : « Comme Pierre voulait s'arrêter là, toutes s'exclamèrent, exigèrent la suite. Et il dut promettre d'aller jusqu'au triomphe de la Grotte » (p. 237). Cette deuxième scène de veillée trouvera sa conclusion à la fin de la « Cinquième journée » : alors que le train roule vers Paris, l'abbé évoque la passion et la mort de Bernadette, mêlant au texte du petit livre « des récits charmants, ce qu'il savait, ce qu'il devinait » (p. 556) ; bien qu'épuisé par le voyage, l'auditoire est emporté par le charme du récit : « Pierre cessa de parler, le beau conte merveilleux était fini. Et tout le wagon l'écoutait encore, dans le saisissement passionné de cette fin si tragique et si touchante » (p. 569).

Pourquoi le dispositif de la veillée, si efficace à tous égards, n'est-il pas reconduit dans la troisième et quatrième journées ? Celles-ci se terminent certes par deux nouveaux épisodes de l'histoire, mais le contexte d'énonciation est radicalement différent : en plein jour, en plein air, le docteur Chassigne, qui a jadis assisté aux événements, raconte au seul Pierre les intrigues ayant mené à l'éviction de Bernadette et à la mort de l'abbé Peyramale, le curé de Lourdes dépossédé par les pères de la Grotte. D'un point de vue générique, le conte merveilleux est abandonné au profit du témoignage puis de l'enquête de terrain, lorsque les deux amis visitent la misérable maison de Bernadette ainsi que les ruines sinistres de la cathédrale rêvée par Peyramale, et sauvagement assassinée par ses adversaires. Manigances et luttes de pouvoir relèvent moins d'une tragédie que d'« un gros mélodrame réglé dans l'ombre » (p. 336), ou de stratagèmes financiers qui feraient passer Saccard pour un grand honnête homme.

La gloire et le martyre de la voyante s'épanouissent dans la légende, mais dans le réel, à Lourdes, Bernadette doit disparaître pour laisser la place aux intrigants et aux affairistes devenus « fermiers » du sanctuaire : « Elle n'était vraiment plus utile, d'autres

⁷ G. de Nerval, « Angélique », *Les Filles du feu*, Paris, GF, 1994, p. 112.

allaient conduire l'affaire et assurer le triomphe de la Grotte » (p. 337). Une fois le succès du nouveau pèlerinage assuré, il s'agit d'éviter toute forme de concurrence – en empêchant que de nouveaux miracles fleurissent sur la tombe de Bernadette, ou sur celle de l'abbé Peyramale, qui déjà attire un groupe de dévotes enthousiastes. Les maîtres de Notre-Dame de la Grotte se sont assuré l'exclusivité du surnaturel à leur propre profit ; le récit merveilleux ne peut rendre compte de cette mise en coupe réglée de la légende, laquelle relève de l'enquête naturaliste sur les coulisses de la spéculation religieuse.

L'enfance de Bernadette : un récit hybride⁸

L'histoire de Bernadette, revisitée par le romancier et son double fictif Pierre, fait de la petite bergère une héroïne naturaliste infusée dans le légendaire. Zola applique « la méthode positiviste qui lui a longtemps servi jusque-là pour définir ses personnages, celle de l'explication par le “jeu des milieux” et “les fatalités du corps”⁹. » L'écrivain reprend et approfondit l'étude entamée dans *Le Rêve*, où sont explorées les logiques de la croyance au surnaturel – comme le souligne le Dossier préparatoire du roman : « Dans mon idée, le surnaturel du milieu est un effet réflexe de l'imagination, de la rêverie d'Angélique elle-même [...] Angélique, avec ses désirs ignorés, son imagination nourrie de légendes, sa puberté s'épanouissant dans l'ignorance et le rêve, crée elle-même le milieu, l'au-delà, l'invisible, qui agit ensuite sur elle-même par un effet de retour¹⁰. »

Lourdes reprend cette perspective à la fois critique et empathique ; le récit met en abyme la démarche documentaire qu'il suppose. En bon romancier naturaliste, Pierre commence par s'informer sur les apparitions de manière aussi précise et exhaustive que possible, grâce aux documents autrefois réunis et patiemment analysés par son père, scientifique de renom (lequel rappelle quelque peu le docteur Pascal et sa grande armoire à rougons-macquarts¹¹) :

C'est un matin, en fouillant dans un des grands tiroirs, en bas de la bibliothèque, que Pierre avait découvert un dossier sur les apparitions de Lourdes. Il y avait là des documents très complets, des copies donnant les interrogatoires de Bernadette, les procès-verbaux administratifs, les rapports de police, la consultation des médecins, sans compter des lettres particulières et confidentielles du plus vif intérêt¹² (p. 63).

Zola, notons-le, ne se donne pas autant de mal que son personnage, et se contente pour l'essentiel des ouvrages qu'Henri Lasserre, sa principale source, a consacrés à Lourdes. Peu importe, puisque le père de Pierre Froment et l'abbé lui-même ont fait le travail. Celui-ci n'aboutit nullement à une déconstruction ironique de la légende, mais à une compréhension plus profonde, à une sympathie plus attendrie pour la petite bergère à la douloureuse destinée. Lorsque, au cours de la première veillée, Pierre enrichit les pages indigentes du petit livre grâce à « ce qu'il savait, ce qu'il avait deviné et rétabli »

⁸ Tout ce développement se fonde sur les analyses de Jean-Louis Cabanès, « L'enfance de Bernadette : effets de voix », *Les Cahiers naturalistes*, n° 72, 1998, p. 211-224.

⁹ Jacques Noiray, préface à *Lourdes*, *op. cit.*, p. 17.

¹⁰ É. Zola, dossier préparatoire du *Rêve*, passage cité par Sophie Guermès, « La “philosophie cachée” du *Rêve* », *Les Cahiers naturalistes*, n° 76, 2002, p. 61.

¹¹ C'est pour ne pas « répéter » *Le Docteur Pascal* [1893] que Zola a renoncé à faire de son héros Pierre Froment un médecin ; son père, lui, est un chimiste de renom.

¹² Joris-Karl Huysmans mène le même type d'enquête dans *Les Foules de Lourdes* [1906] : « J'ai donc feuilleté les journaux de son temps, les “Annales de la Grotte” rédigées par les Pères de Garaison qui l'avaient suivie de près et consigné leurs observations très simplement, sans que l'on puisse surprendre en eux le souci de l'abaisser ou de l'embellir » (Paris, Stock, 1906, p. 244).

(p. 117), c'est dans un esprit de compassion et d'empathie qui renforce l'impact émotionnel de la légende. Cette sensibilité (sensiblerie ou sentimentalisme, diront certains) s'accroît encore lorsque, après avoir complété son information par le témoignage du docteur Chassaigne et l'enquête de terrain, l'abbé, sur le chemin du retour, raconte la passion et la mort de Bernadette. L'histoire de la petite bergère radicalise la double postulation déjà perceptible dans *Le Rêve* : « Au projet critique d'analyser la croyance en termes de pathologie de la raison se superpose [...] le désir non de faire œuvre pie ou impie mais de créer un texte poétique, de retrouver les charmes des légendes et des contes, la simplicité de l'hagiographie¹³. »

C'est d'abord la nature sauvage où elle a grandi qui a fait de la petite bergère une visionnaire. L'enfant, rappelle le romancier, a passé son enfance non pas à Lourdes même, mais à Bartrès, petit hameau éloigné d'une lieue, et composé de quelques maisons isolées, perdues au sein d'un paysage sauvage de montagnes, de forêts et de prairies. Cette solitude, renforcée par les journées entières que la petite fille passe seule à faire paître ses agneaux, favorise les « rêves étranges, riches de miracles, de folies absurdes et charmantes » – ainsi sont nées, d'après Michelet, les récits merveilleux ensuite réunis dans la *Légende dorée* :

Ces familles, isolées dans la forêt, dans la montagne (comme on vit encore au Tyrol, aux Hautes-Alpes), descendant un jour par semaine, ne manquaient pas au désert d'hallucinations. Un enfant avait vu ceci, une femme avait rêvé cela. Un saint tout nouveau surgissait. L'histoire courait dans la campagne, comme en complainte, rimée grossièrement¹⁴.

L'influence exercée par cette réclusion au désert se trouve renforcée par le merveilleux chrétien, les images religieuses, les contes et légendes qui forment la seule éducation reçue par Bernadette, aux veillées ou à l'église. Lorsqu'elle retourne dans sa famille à Lourdes, pour préparer sa première communion (affirme du moins Pierre), elle trouve dans ce bourg mal desservi, resté à l'écart des échanges, un monde préservé des atteintes de la modernité, une enclave quasiment médiévale comparable à Beaumont-l'Église dans *Le Rêve* : « Cet ancien Lourdes, cette ville de paix et de croyance, [était] le seul berceau possible où la légende pût naître » (p. 488). La foi naïve et patriarcale qu'y trouve Bernadette prolonge l'esprit religieux presque médiéval où a baigné son enfance à Bartrès :

Un autre âge s'évoquait, une petite ville, avec ses rues étroites, pavées de cailloux, ses maisons noires, aux encadrements de marbre, son antique église à demi espagnole, pleine d'anciennes sculptures, peuplée de visions d'or et de chairs peintes [...] L'esprit du siècle n'avait pas soufflé sur ces toits paisibles, qui abritaient une population attardée, restée enfant, toute serrée dans le lien étroit d'une forte discipline religieuse (p. 489).

La petite Bernadette, qui ne sait ni lire ni écrire, est en revanche sensibilisée aux manifestations de l'au-delà par ses longues errances solitaires de bergère. Zola reprend le lieu commun romantique qui prête aux pâtres le don de voyance : George Sand défend cette idée dans *Jeanne* [1844], et Victor Hugo la développe dans « Magnitudo parvi » (*Les Contemplations*, 1856). Cette logique littéraire reçoit par ailleurs une caution plus spécifiquement religieuse : la Vierge apparaît de préférence aux petits bergers des montagnes, comme Mélanie et Maximin à la Salette en 1846 (dans *Les Foules de Lourdes*,

¹³ Jean-Louis Cabanès, « Rêver *La Légende dorée* », *Les Cahiers naturalistes*, n° 76, 2002, p. 26.

¹⁴ Jules Michelet, *La Sorcière* [1862], Paris, GF, 1966, p. 54.

Huysmans établit une véritable généalogie du miracle de la Grotte). Si bien que la sincérité et la bonne foi de Bernadette ne peuvent être mises en doute : « Elle ne mentait pas, elle avait eu sa vision, entendu des voix, comme Jeanne d'Arc, et comme Jeanne d'Arc elle délivrait la France, au dire des catholiques » (p. 117). Là encore, Zola réécrit Michelet ; il fait de Bernadette l'annonciatrice d'une nouvelle religion, ressourcée et renouvelée par la foi des humbles et l'élan populaire.

La légende naturaliste que raconte Pierre est ainsi traversée d'une tension entre analyse rationaliste et communion émotionnelle voire spirituelle – il est significatif qu'aux documents évoqués au début du roman réponde, dans la « Cinquième journée », la visite du Panorama reconstituant la Grotte et la petite ville d'autrefois, avec au premier plan Bernadette en extase : « Cette toile disait tout, constituait la meilleure leçon de choses qu'on pût voir » (p. 488). L'épanchement du légendaire se trouve endigué, mais non entravé par le discours positiviste ; le récit tient à la fois du conte bleu et du roman à thèse :

Le discours intérieur du prêtre est tourné, hors fiction, vers le lecteur virtuel, susceptible tout à la fois de partager les doutes du récitant, les certitudes de l'écrivain mais aussi de jouir de la parodie sérieuse des contes et des légendes, des effets esthétiques et idéologiques produits par l'évocation, marquée par l'écriture artiste, de l'enfance d'une visionnaire [...]

[Zola] joue avec les formes littéraires, semble transposer sur le plan des genres, l'ambition totalisante de l'écriture naturaliste¹⁵.

Ces effets de porosité et d'hybridation sont particulièrement sensibles lorsque la légende de Bernadette mobilise le symbole de la rose mystique, attribut de la Vierge telle qu'elle apparaît à la fillette : « Sur ses pieds nus, sur les adorables pieds de neige virginale, fleurissaient deux roses d'or, les roses mystiques de cette chair immaculée de Mère divine » (p. 128). À Bartrès puis à Lourdes, terre de sainteté, la petite bergère fleurit « telle qu'une rose naturelle, éclore sur les églantiers du chemin » (p. 133) – ce miracle réalise le rêve d'Angélique, qui espère que l'églantier sauvage replanté dans son jardin produise un jour des roses :

Il y repoussait plus droit, il y donnait des églantines plus larges, d'une odeur fine ; ce qu'elle guettait, avec sa passion habituelle, répugnant à le greffer pourtant, voulant voir si un miracle ne lui ferait pas produire des roses. Elle dansait à l'entour, elle répétait d'un air ravi : « C'est moi ! c'est moi¹⁶ ! »

Très logiquement, Marie de Guersaint, transfigurée par la foi puis guérie par la Vierge, devient elle-même rose. La veille du miracle, lors de la procession aux flambeaux, Pierre remarque que le parfum nocturne des fleurs provient de sa compagne elle-même : « C'est de vous, Marie, que l'odeur monte à présent, comme si les roses fleurissaient dans vos cheveux » (p. 306). Le surlendemain, la jeune fille ressuscitée apparaît « fraîche comme une rose et sentant bon » (p. 468). Ce réseau d'images se cristallise dans le mystère des roses immatérielles dont le parfum accompagne Pierre et Marie lors de la « nuit bleue » de la procession – l'énigme restera irrésolue, pour les personnages comme pour le lecteur :

¹⁵ J.-L. Cabanès, « L'enfance de Bernadette : effets de voix », article cité, p. 223.

¹⁶ É. Zola, *Le Rêve*, *op. cit.*, p. 840-841. Un églantier poussait justement au pied de la Grotte, à l'endroit précis des apparitions : « [L'abbé Peyramale] lui commanda avec quelque ironie de prier la Dame de faire fleurir l'églantier qui était à ses pieds, ce que la Dame ne fit pas d'ailleurs » (*Lourdes*, *op. cit.*, p. 232).

« Comment pouvez-vous dire qu'il n'y a pas de roses, quand elles embaument l'air autour de nous, et que nous baignons dans leur parfum ? [...] »

– Non, je vous jure, j'ai regardé partout, il n'y a pas de roses. Ou bien il faut qu'elles soient invisibles » (p. 306).

Tensions et apories

Le parfum des roses invisibles renvoie à « la floraison de miracles » qui donnent l'impression, à Lourdes, d'être revenu « à l'époque de *La Légende dorée*¹⁷ ». Dès l'approche du sanctuaire, « les malades et les pèlerins entr[ent] dans le pays enchanté du miracle, où l'impossible se réalise au coude de chaque sentier, où l'on marche à l'aise de prodige en prodige » (p. 99), comme Angélique l'avait fait avant eux : « La Légende le lui avait enseigné : n'est-ce pas le miracle qui est la règle commune, le train ordinaire des choses ? Il existe à l'état aigu, continu, s'opère avec une facilité extrême, à tout propos, se multiplie, s'étale, déborde, même inutilement, pour le plaisir de nier les lois de la nature¹⁸. » Zola emprunte cette idée d'une continuité entre le quotidien et le surnaturel à Alfred Maury, qui y voit la caractéristique des représentations médiévales du réel : « Pour peu qu'un fait se présentât avec des apparences extraordinaires, on se hâtait de le regarder comme un miracle, comme l'œuvre de la divinité¹⁹. »

Les guérisons miraculeuses passent sans transition de la Légende dorée aux annales de la Grotte : « Continuellement, les saints guérissent les yeux malades, les membres paralysés ou desséchés, la lèpre, la peste surtout. Pas une maladie ne résiste au signe de la croix²⁰. » Et, comme dans les Vies des saints, les épisodes se répètent, en un scénario récurrent jusque dans les détails : « Toutes ces élues, ces femmes guéries faisaient trois kilomètres, s'atablaient devant un poulet, dormaient douze heures à poings fermés » (p. 103). L'atmosphère de surchauffe légendaire multiplie les miracles. La culture médiatique elle-même est réquisitionnée au service de la propagation du surnaturel ; on ne tient aucun compte des réserves prudentes du *Journal de la Grotte*, si bien qu'aux yeux des lecteurs, un simple passage au Bureau des consultations vaut pour certificat : « Tout individu qui entre dans la pièce du Dr Boissier doit être un miraculé ; les prêtres sont encore plus enragés que les autres pour vouloir discerner des miracles partout²¹ », remarque Huysmans après Zola. Le foisonnement incontrôlé du légendaire obéit aux mêmes logiques que la diffusion de la rumeur, phénomène très présent dans l'univers naturaliste ; la croyance au surnaturel se renforce grâce aux incessants départs et arrivées massifs que permet le chemin de fer. Huysmans, pourtant peu suspect de scepticisme, note : « Des bruits courent, issus d'on ne sait où, de prodiges extraordinaires que l'on n'a pas eu le temps de vérifier, car ils se sont produits au moment où les pèlerinages partaient ; et les détails deviennent de plus en plus confondants, à mesure qu'ils sont racontés par de nouvelles bouches ; la barrière du bon sens que la clinique s'efforce d'opposer à ces divagations est vite rompue²². »

L'effet de contagion qui entraîne irrésistiblement les foules de Lourdes provoque de curieuses résurgences de croyances disparues, parfois singulièrement naïves et décalées. Angélique avait déjà remarqué l'intimité épistolaire entre les élus du Seigneur et les grandes figures de l'au-delà : « On vit de plain-pied avec Dieu. Abagar, roi

¹⁷ É. Zola, *Mon voyage à Lourdes, Œuvres complètes*, Cercle du livre précieux, 1966, t. VII, p. 470.

¹⁸ É. Zola, *Le Rêve*, *op. cit.*, p. 866.

¹⁹ Alfred Maury, *Essai sur les légendes pieuses du Moyen Age*, Paris, Ladrangé, 1843, p. 184

²⁰ É. Zola, *Le Rêve*, *op. cit.*, p. 867.

²¹ J.-K. Huysmans, *Les Foules de Lourdes*, *op. cit.*, p. 132.

²² *Ibid.*

d'Édesse, écrit à Jésus qui lui répond. Ignace reçoit des lettres de la Vierge²³. » À l'heure où le train améliore sensiblement les performances de la poste, les croyants n'hésitent pas à écrire à la Vierge – la Grotte déborde de pieuses enveloppes et d'épîtres enthousiastes. Certaines envoient le journal intime de leur vie sentimentale, ces « documents humains » transformant Marie en virtuelle romancière naturaliste :

Pendant trois ans, j'ai trouvé les lettres très intéressantes d'une dame qui ne faisait rien, sans le raconter à la Sainte Vierge. C'était une dame mariée, et elle éprouvait la plus dangereuse passion pour un ami de son mari... Eh bien ! monsieur l'abbé, elle a triomphé, la Sainte Vierge lui a répondu, en lui envoyant l'armure de la chasteté, la force toute divine de résister à son cœur (p. 313).

Réponse toute spirituelle. D'autres en attendent de plus prosaïques et matérielles, comme en témoignent les timbres-poste glissés dans les enveloppes : « [Une paysanne] avait ajouté un post-scriptum, pour dire qu'elle ajoutait un timbre et qu'elle attendait la réponse » (p. 312-313). Et Huysmans d'épingler ces curieuses pratiques : « D'autres [...] déposent des lettres munies, j'aime à le croire, d'un timbre-poste pour la réponse [...] Évidemment, à Lourdes, nous atteignons les derniers bas-fonds de la piété²⁴ ! »

Ce retour surprenant des régimes médiévaux de la croyance, en contradiction totale avec la gestion moderne et capitaliste du sanctuaire, suscite dans *Lourdes* deux interprétations concurrentes. D'un côté, on peut y voir une régénération du catholicisme, une « nouvelle religion » ramenant les fidèles au monde de l'Évangile et à la foi naïve des temps anciens : c'est l'idée que Pierre Froment développera dans son livre *La Rome nouvelle*, immédiatement mis à l'index dans *Rome*, deuxième roman du triptyque des trois villes. Cependant, cette greffe incongrue de la *Légende dorée* au monde de la rationalité positiviste a quelque chose d'inquiétant : la dynamique du devenir s'enlise dans les infinis balbutiements de la répétition, au lieu de chercher les voies originales qui ouvriront l'avenir.

Car le merveilleux des légendes chrétiennes construit un labyrinthe d'images reflétées en miroirs, que le romancier prolonge par son propre récit. Ce phénomène caractérisait déjà la poétique si particulière du *Rêve* :

Ce roman suscite, notamment par la création d'une iconographie fictive, des réduplications en série, des analogies, des reprises. Dans ce livre, le merveilleux semble l'expansion sans fin des ressemblances, des coïncidences, ou, si l'on préfère, une machine à reproduire du comparable²⁵.

Lourdes amplifie et complexifie ce jeu de miroirs. Dans *Le Rêve*, Angélique brode une Sainte Agnès qui lui ressemble : « Agnès, du col aux chevilles, se vêtait ainsi d'un ruissellement de cheveux d'or²⁶. » Avec sa « royale chevelure blonde » qui la revêt « d'un manteau d'or²⁷ », Marie de Guersaint à son tour devient le reflet d'Angélique²⁸ et

²³ É. Zola, *Le Rêve*, *op. cit.*, p. 866.

²⁴ J.-K. Huysmans, *Les Foules de Lourdes*, *op. cit.*, p. 135.

²⁵ J. L. Cabanès, « Rêver *La Légende dorée* », article cité, p. 26.

²⁶ É. Zola, *Le Rêve*, *op. cit.*, p. 895.

²⁷ Ces formules sont récurrentes, à tel point que Léon Bloy les dénonce comme d'insupportables clichés : « “Ses cheveux la vêtaient d'un manteau d'or.” Cette image neuve qui reparait de loin en loin, comme toutes celles de l'auteur, est l'*unique* trait qu'il puisse offrir pour nous montrer la jeune personne, sur laquelle il paraît, d'ailleurs, avoir épuisé son imagination et son pinceau » (*Mercur de France*, septembre 1894, article repris par Jacques Noiray dans son édition de *Lourdes*, *op. cit.*, p. 617).

²⁸ Avant Marie, Angélique a bénéficié d'une guérison miraculeuse, par l'intermédiaire de Monseigneur d'Hauteœur et l'intercession de Sainte Agnès (*Le Rêve*, *op. cit.*, p. 983).

d'Agnès : « Ses admirables cheveux blonds, glissés sur ses épaules, semblaient un ruissellement même de l'astre, qui l'enveloppait toute » (p. 352) ; cette ressemblance s'accroît lors de sa transfiguration, juste avant le miracle : à l'hôpital, elle apparaît aux agonisantes comme l'une des « saintes du paradis, dans la gloire du soleil » (p. 267). Angélique, Agnès, Marie de Guersaint, la Vierge de Lourdes aux admirables cheveux blonds : ces réduplications féminines font pendant à celles que multiplie la *Légende dorée*, comme le note Alfred Maury.

On trouve ainsi, dans les *Vies des Saints*, des Annonciations, des miracles qui ressemblent à ceux que le Christ a accomplis, on y rencontre des résurrections non moins miraculeuses. Ajoutons que les hagiographies s'imitent les unes les autres, tandis que le fidèle est invité à son tour à imiter la vie du Christ et à s'inspirer de la vie des saints. Partout règne l'imitation, si bien que le lecteur de *La Légende dorée* rencontre le sériel bien plus que le pluriel²⁹.

Cette obsession imitative caractérise aussi bien la légende de Bernadette, qui souffre une Passion christique avant de mourir en sainte et en martyre, que les micro-récits de miracles – guérie ou supposée telle, la Grivotte dévore un demi-poulet, menu apparemment traditionnel pour les miraculées, avant de se lancer dans un mini-marathon processionnel (p. 225). La répétition connote à la fois le légendaire sacré et l'univers du conte – ainsi, « chacun des personnages qui souhaite atteindre un but, quel qu'il soit, semble devoir être obligé de s'y reprendre à trois fois³⁰. »

Le ressassement, qui contamine tous les niveaux du récit, s'accompagne d'une impression prégnante de dégradation. Le livre qui raconte l'histoire de Bernadette relève de la même pieuse camelote que les médailles hideuses et les statuettes calamiteuses qui défigurent les vitrines de Lourdes : « C'était un de ces petits livres de colportage, sortis des presses catholiques, répandus à profusion par toute la chrétienté. Mal imprimé, de papier humble, il portait sur sa couverture bleue, une Notre-Dame de Lourdes » (p. 115-116). Le ramage répond au plumage : l'ouvrage renferme un texte indigent et soporifique. Quelle triste version miniature et *low cost* de la splendide *Légende dorée* qui fascine Angélique !

Elle prenait l'in-quarto, relié en veau jaune, elle le feuilletait lentement : d'abord, le faux titre, rouge et noir, avec l'adresse du libraire, « à Paris, en la rue Neufve nostre Dame, a lenseigne saint Jehan Baptiste » ; puis, le titre, flanqué des médaillons des quatre évangélistes, encadré en bas par l'adoration des trois Mages, en haut par le triomphe de Jésus-Christ foulant des ossements. Et ensuite les images se succédaient, lettres ornées, grandes et moyennes gravures dans le texte³¹.

La matérialité même du livre en fait un monument de la foi naïve des âges anciens. Dans le même esprit, Angélique brode selon des techniques anciennes en s'inspirant des images médiévales (celles du livre, des sculptures et des vitraux de l'église, des panneaux anciens que possèdent ses parents) ; de son côté, Félicien de Hauteœur, en dilettante passionné, « avait retrouvé les anciens procédés du treizième siècle, il pouvait de croire un de ces verriers primitifs, produisant des chefs-d'œuvre, avec les pauvres moyens du temps³². » Cet art respectueux et pieux s'oppose au déferlement satanique (dira

²⁹ J. L. Cabanès, « Rêver *La Légende dorée* », article cité, p. 27.

³⁰ Céline Grenaud, « La clef mathématique de *Lourdes* », *Les Cahiers naturalistes*, n° 68, 2004, p. 294. On ne peut voir là une allusion à la Sainte Trinité ; la seule mention du terme dans le roman fait référence à l'église parisienne derrière laquelle Mme Volmar donne rendez-vous à son amant...

³¹ É. Zola, *Le Rêve*, *op. cit.*, p. 830.

³² *Ibid.*, p. 930.

Huysmans) de l'atroce pacotille proposée aux pèlerins : « Les objets religieux, les chapelets, les médailles, les statuettes, étaient fabriqués à la grosse, dans les quartiers populeux de Paris, par des ouvriers noceurs qui ne pratiquaient même pas » (p. 497). D'ailleurs, la jeune fille qui tient l'un des plus beaux magasins de la ville – son propriétaire, opportunément nommé Majesté, possède aussi l'hôtel des Apparitions – a « une extraordinaire ressemblance » (p. 499) avec Bernadette : le légendaire jeu de miroirs se dégrade en spéculation touristico-religieuse.

Par la tension qu'instaure le texte entre analyse distanciée et adhésion émotionnelle, *Lourdes* rend sensible l'attrait passionné qu'exercent l'histoire de Bernadette et les récits de miracle, tout en explorant les logiques qui expliquent le renouveau religieux caractéristique des deux dernières décennies du siècle. Peut-on voir dans ce dispositif romanesque une défense et illustration du légendaire, capable d'influer sur les visions du monde voire d'agir sur le réel³³ – « *mens agitat molem* » ? Après tout, Lourdes offre le saisissant miracle d'un retour à la foi du Moyen Age, dans un sanctuaire résolument moderne, géré avec un sens impitoyable du *marketing* religieux. Comment cet énorme complexe, ce ruissellement d'or sont-ils nés des paroles d'une petite bergère racontant sa rencontre avec la Vierge ? en quoi la fabrique du légendaire constitue-t-elle le soubassement de l'énorme entreprise de la Grotte ?

Le roman est clair sur un point ; Bernadette n'a pas le don du récit, comme le rappellera également Huysmans : « Ce n'est pas le charme de sa parole qui eût gagné u peuple à la foi d'apparitions et personne n'était moins capable de produire l'enthousiasme ; elle n'avait pas reçu le don de peindre et d'intéresser ; son récit était bref, incolore, froid³⁴. » Le destin de la petite fille ne déparerait pas la *Légende dorée*, mais son histoire doit son efficacité d'une part au caractère très traditionnel du scénario, d'autre part à la prodigieuse activité des entrepreneurs qui dirigent la Grotte – si bien que Bernadette se trouve mise à l'écart, enterrée vivante, dès que le succès du sanctuaire s'affirme. Ce détournement, cette confiscation explique qu'à Lourdes, les logiques de la répétition à l'œuvre aussi bien dans les récits de miracles que dans les pratiques de piété soient soumises à un irréductible processus de dégradation. Sans doute la littérature est-elle la seule légitime héritière des charmes du légendaire.

Corinne Saminadayar-Perrin
Université Paul-Valéry, Montpellier 3 / RIRRA 21.

³³ C'est la lecture de Maurice Barrès : « La petite reine des Contes de fées, dont chaque parole se changeait en perle, est moins étonnante que Bernadette de qui la voix détermina un formidable mouvement économique » (« L'Enseignement de Lourdes », *Le Figaro*, 15 septembre 1994, cité par Jacques Noiray dans son édition de *Lourdes*, *op. cit.*, p. 621).

³⁴ K. K. Huysmans, *Les Foules de Lourdes*, *op. cit.*, p. 244.